LE THÉATRE



Photo Cautin & Berger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *PARIS AUX VARIÉTÉS.* — Mme JUDIC. — Rôle de *Mme Judic*

Photo P. Boyer.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE DÉDALE.* — *Décor du Ier et du IVe acte*

Décor de M. Derred.

La Quinzaine Théâtrale



A la Comédie-Française, *le Dédale,* — la pièce de M. Paul Hervieu, dont nous donnons ici même, reproduction des décors, — continue sa cueillette de grosses recettes. Il semble, d'ailleurs, que la Maison de Molière ait retrouvé une ère de prospérité. Il y a, dans les théâtres, comme on le vit par le songe de Pharaon, des périodes de « vaches maigres », et aussi des périodes de « vaches grasses ». Ce sont ces dernières qui paissent, en ce moment, rue de Richelieu, c'est incontestable. La légende a refleuri, et le succès a pris vent en poupe. Est-ce qu'on y fait mieux qu'autrefois? Je ne saurais dire; je me contente de constater l'effet sans rechercher les causes. Cependant, il en est une qui crève les yeux : c'est que la pénurie de pièces et d'acteurs qui sévit sur les scènes libres n'est pas pour nuire à la Comédie, mieux approvisionnée, et dont l'existence est plus régulière. La troupe d'ensemble, la troupe homogène devient de plus en plus rare, et on ne la trouve plus guère qu'à la Comédie. Cette raison pourrait suffire, à défaut d'autres, et il y en a d'autres qui pourraient expliquer bien des choses.

Nous avons eu, à l'intention des abonnés du mardi, une reprise, ou mieux, une remise à la scène du *Mariage de Figaro*, celle-ci honorable et intéressante, mais de peu d'éclat, plus complète du côté féminin que du côté masculin, où je ne vois guère que Leloir qui nous ait bien donné, avec les qualités spéciales de son tempérament, la figure traditionnelle de l'ivrogne Antonio.

Il m'a paru que Truffier n'avait pas l'étoffe nécessaire pour jouer Brid'oison : il y manque de truculence, de rondeur et d'épanouissement. Il est quintessencié et trop en recherche de l'effet, qui doit se produire de lui-même. « Brid'oison, écrivait Beaumarchais, doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grâce de plus, qui doit être à peine sentie, et l'acteur se tromperait lourdement et jouerait à contre-sens, s'il y cherchait le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état, au ridicule du caractère, et moins l'acteur chargera, plus il montrera de vrai talent... » C'était ainsi, paraît-il, que l'acteur Préville le jouait. C'est lui, on le sait, qui créa le rôle. Je n'y ai jamais vu Samson, qui, l'ai-je ouï dire, y était merveilleux, mais j'y ai vu Thiron, et il me paraît difficile qu'on y puisse mieux être que lui. Je le proposerai volontiers comme modèle à tous les Brid'oison du présent et de l'avenir.

Mademoiselle Lara, très fine comédienne, n'a pas la nature du rôle de la rieuse Suzanne. Elle appuie sur le côté « raison » et fera bien de méditer les lignes que voici : « Suzanne, — dit Beaumarchais, qui se plut à faire la monographie des rôles de sa pièce, — est une jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, mais non de cette gaieté effrontée de nos soubrettes corruptrices... » — Par exemple, sans réticence aucune, nous nous plaisons à admirer le couple Chérubin-Fanchette; il est tout à fait de jolie mignardise, sous les traits de Mademoiselle Marie Leconte, lutine, accorte, touchante, héroïque, sous le travesti du

de Losques

GUILLAUME LE BREUIL
(M. Paul Mounet)

MARIANNE
(Mlle Bartet)

MAX DE POGIS
(M. Le Bargy)

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE DÉDALE,* PAR DE LOSQUES

Petit Page, auquel elle donne tant de gentillesse et d'aimable crânerie, alors que Mademoiselle Yvonne Garrick, avec sa forme d'extrême jeunesse, fait naître la sensation de la fillette espagnole, dont les sens hâtifs s'éveillent à l'amour, dès le grand matin.

Il y a, dans *le Mariage de Figaro*, deux rôles de grande importance, ingrats et difficiles, tous les deux, parce qu'ils ont peu d'effets personnels et provoquent plutôt ceux des autres. Ils remplissent d'ailleurs toute la pièce, dont ils sont les piliers de soutien ; je veux parler des rôles du comte Almaviva et de la comtesse, sa femme. — « La comtesse, disait J. Janin, c'est simplement Rosine, qui a engraissé... » — Samson les appelait assez justement « la paire de chenets ». — Ce sont là, quand même, deux premiers rôles qui furent joués toujours par les chefs d'emploi. C'est Molé qui créa le personnage du comte. En me reportant au lointain de mes souvenirs, je vois encore Bressant, aristocratique et distingué, de grande élégance, jouant Almaviva, alors que Madeleine Brohan, souverainement belle, tenait celui de la comtesse. Dans la dernière distribution, c'est Baillet qui a pris l'emploi du premier rôle et a joué un Almaviva de convenance. Mademoiselle Cécile Sorel, qui se plaît à aborder successivement tous les rôles de l' « emploi », sans distinction d'origine, après avoir joué Célimène et Elmire, a personnifié la comtesse, qui, au même degré, est de l' « emploi », dans un répertoire différent. Elle y a fait preuve de grandes qualités. D'abord, plastiquement, qui donc, mieux qu'elle, peut être le personnage de l'aimable comtesse, « agitée de deux sentiments contraires, qui ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée ou une colère très modérée, rien surtout qui dégrade, aux yeux du spectateur, son caractère vertueux » ? ainsi s'exprime l'auteur lui-même. Mademoiselle Sorel possède ces qualités d'enjouement gracieux, de sensibilité de demi-teinte, elle en a pu faire montre dans le personnage qu'elle a habilement composé.

Reste Figaro, le terrible rôle de Figaro, l'un des plus difficiles et des plus complexes qu'il y ait au théâtre, d'autant plus difficile et complexe qu'on s'est plu, par tradition et par définition, à le compliquer encore. C'est Coquelin cadet qui le jouait, et il faut convenir que le rôle est aussi peu fait pour le comédien que le comédien est peu fait pour le rôle. Ce qui, d'ailleurs, ne diminue en rien le talent de Cadet, parfait quand on le met à sa place. Il n'y a qu'à lire le brocard de Beaumarchais pour se convaincre de la vérité de ce que j'avance : « L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer l'esprit, comme le fait M. Dazincourt, s'il y voyait autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté et de saillies, surtout s'il y mettait la moindre charge, il avilirait un rôle que le premier comique du théâtre a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui saurait en saisir les nuances multiples et pourrait s'élever à son entière conception. » — J'ai vu jouer le rôle de Figaro par pas mal de comédiens, et j'avoue qu'aucun ne m'a donné la sensation complète du personnage, ainsi que je me l'étais figuré en me reportant à la concise mais décisive monographie de l'auteur : Régnier m'a semblé trop malin et trop en recherche d'esprit, avec une pétulance inutile ; Got, bourru, grognon et de méchante humeur ; Coquelin aîné, ténébreux, pénétré de son importance, raisonneur dans le vide, s'imaginant sans doute que ce personnage, simplement spirituel, raisonnable et bon enfant qu'est Figaro, couvait sous son aile l'œuf de la Révolution française, ce qui a été, d'ailleurs, la turlutaine de beaucoup de commentateurs, qui veulent voir dans Beaumarchais le prophète de 89 ! De tous les Figaros dont il me souvienne, Porel est peut-être celui qui m'a paru se rapprocher le mieux du type voulu par l'auteur. Il faisait ressortir le côté amoureux du rôle, qui n'est pas absolument un « premier comique », mais presque un rôle de genre, affiné jusqu'à l'ironie, avec des côtés de grande belle humeur, et qui reste, en somme, quand même une manière d'amoureux. Si le rôle avait été de pur comique, c'est Préville qui l'eût créé, à l'origine, alors qu'il fut joué, au contraire, par Dazincourt, comédien élégant, qui tenait l'emploi des jeunes premiers rôles en tous les genres, car c'est lui qui jouait, dans *le Legs*, de Marivaux, le rôle du marquis.

J'ai ouï dire que le comédien qui avait laissé le plus grand souvenir dans ce rôle de Figaro, c'était Monrose, qui y était d'une verve éclatante et y laissa une empreinte personnelle. Il le joua même, un certain soir, dans des conditions tout à fait extraordinaires. Il avait quitté la Comédie en 1841, pris d'un

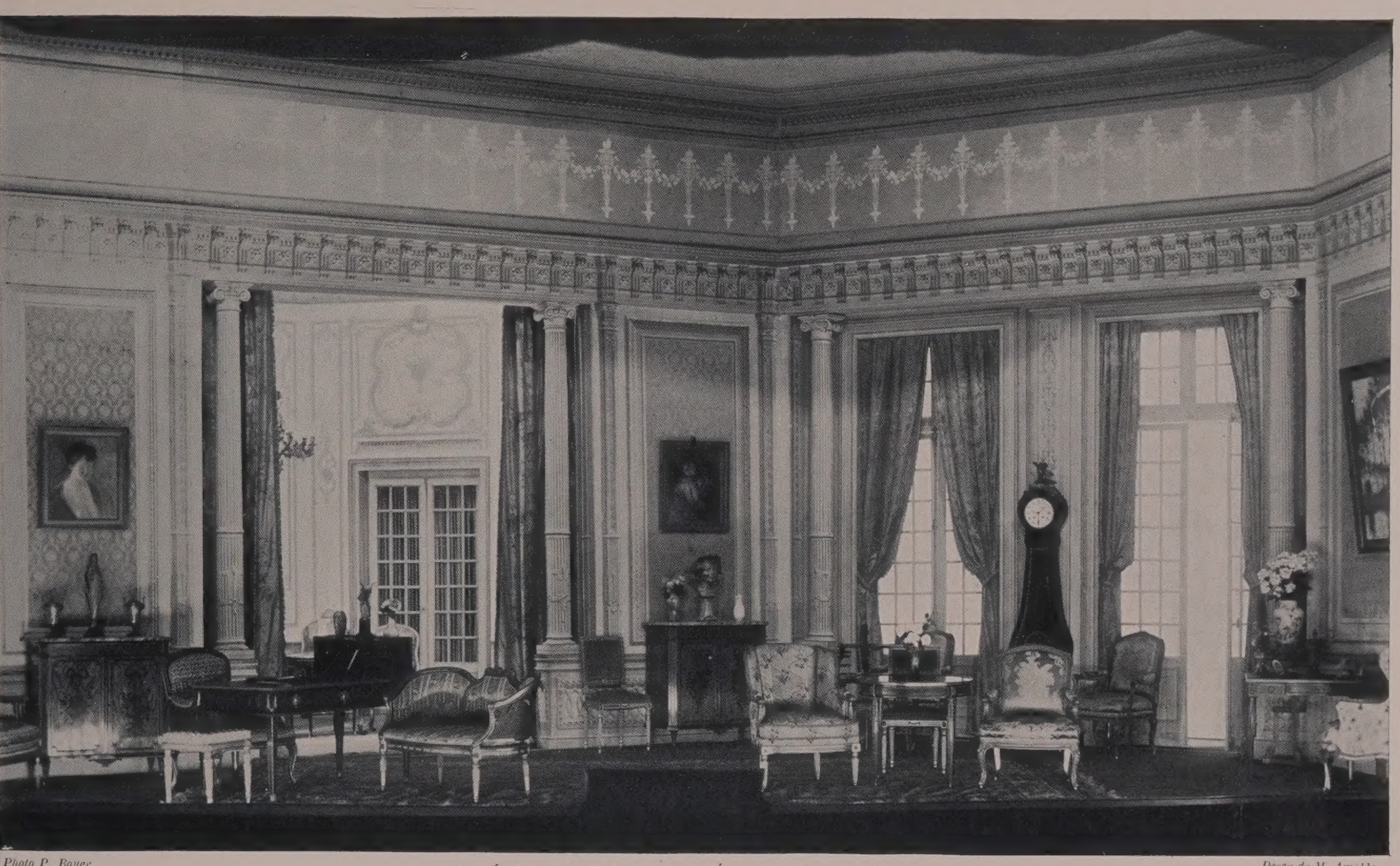


Photo P. Boyer. COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE DÉDALE.* — *Décor du IIe acte* *Décor de M. Amable.*

mal étrange, qui lui avait d'abord saisi la mémoire, puis attaqué la raison. On avait dû l'interner chez le docteur Blanche, sans espoir de guérison. Il était pauvre, et les sociétaires de la Comédie-Française, pour améliorer sa situation, songèrent à donner, à son bénéfice, une représentation dite de « retraite ». Le docteur Blanche proposa de lui faire jouer, à lui-même, le rôle de Figaro dans *le Mariage de Figaro*. La proposition fut accueillie avec incrédulité, presque avec terreur. « Laissez-moi faire, dit le docteur, grâce à un travail de patience, j'ai réussi à lui remettre en mémoire ce rôle de Figaro, et il le jouera, je vous en réponds, sans se tromper d'un mot, vous pouvez afficher la représentation. Le lendemain, par exemple, il aura tout oublié, il ne se souviendra de rien. Il suffit qu'il le joue un soir, et je réponds de tout ! » On discuta, on se demanda s'il fallait que Monrose assistât aux répétitions. — « C'est inutile, dit le docteur, cela ne ferait que l'énerver. Tenez la pièce prête. Je réponds d'*une* soirée, n'en demandez pas plus. » — Le lundi 7 janvier 1843, fut donnée cette singulière représentation, unique, puis-je dire, dans l'histoire du théâtre.

Le docteur Blanche, accompagné de deux aides, amena Monrose au théâtre. On le conduisit silencieusement à sa loge. On le coiffa, on l'habilla, toujours en silence. C'était la consigne. Il se laissa faire, indifférent, inconscient, presque automatique. Quand il fut prêt, il descendit sur la scène, au bras du docteur, qui ne le quittait pas. Il ne reconnut personne, ne parla à personne, considéra la scène sans étonnement, remua ses lèvres comme s'il parlait à voix basse, fit quelques pas et sourit.



Photo P. Boyer. Décor de M. Lemeunier.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE DÉDALE*. — *Décor du IIIe acte*

« Tout va bien ! fit le docteur, qui l'observait. On peut frapper les trois coups et commencer. »

Le rideau leva sur une salle comble à éclater. Monrose dit sa première scène sans une hésitation, sans un trouble, avec son entrain coutumier, comme s'il l'avait jouée la veille, ne se trompant pas d'un mot, ne prenant rien au souffleur, ce qui étonna singulièrement celui-ci, car dans les deux dernières années de sa carrière, alors que la mémoire commençait à s'enfuir, il le soufflait phrase par phrase.

« Il n'a jamais si bien joué ! » disait Mademoiselle Dupont, qui avait quitté sa retraite, pour lui donner la réplique, dans le rôle de Suzanne.

La représentation marcha sans encombre, elle fut admirable. Firmin, encore dans toute son élégance, jouait le rôle du comte Almaviva ; Samson faisait Brid'oison ; Anaïs Aubert, Chérubin. Monrose fut étonnant d'entrain, d'esprit, de furia. Jamais il n'avait joué avec plus grande possession de lui-même, seulement, il ne parlait à personne, et personne ne lui parlait ; un mot, une parole imprudente pouvaient tout gâter. Après chaque acte, alors qu'il avait salué le public qui l'acclamait d'enthousiasme, il se retirait ruisselant de sueur, dans un petit foyer, où il restait seul, morne, somnolent, avec le docteur qui lui prenait les mains, lui parlait doucement, alors que lui le considérait en silence, et d'un œil craintif. Il dit le monologue comme il ne l'avait jamais dit ; ce fut le bouquet du feu d'artifice. La pièce terminée, il se détendit, eut une crise de larmes, parla sans arrêter, disant des mots sans suite. On eut beaucoup de mal à le déshabiller, et les aides durent l'emmener presque de force.

« Il était temps que cela finît ! » dit le docteur, exténué lui-même, par la tension des nerfs qu'il avait dû s'imposer pour hypnotiser son sujet et lui imposer sa volonté. « Oh ! oui, il était temps, si cela avait continué quelques minutes de plus, nous aurions eu, sans doute, une crise de fureur...

« Pourrait-il recommencer l'épreuve ? fit un sociétaire.

— Je ne m'y risquerais pas. D'ailleurs, il est probable que mon pauvre pensionnaire a tiré toutes ses cartouches, à cette heure, il ne doit plus savoir un mot de son rôle. Il a, sans doute, tout oublié. »

Je vous ai raconté l'anecdote comme je l'ai ouï raconter moi-même, il y a pas mal d'années, par un habitué de la Comédie, qui assistait à cette mémorable représentation du 7 janvier 1843.

Il paraît qu'il y a des pièces dangereuses à certaines époques, qui deviennent inoffensives à d'autres — vérité en deçà, erreur au delà ! — interdites par certains ministres, elles sont autorisées par leurs successeurs. Cela peut sembler singulier, mais cela est ainsi. Ces réflexions me sont suggérées par ce qui se passe aujourd'hui au Gymnase pour *le Retour de Jérusalem*, une pièce d'abord

interdite par le directeur des Beaux-Arts, puis autorisée par le ministre, d'un courant plus libéral. La comédie cause quelque tumulte et fait de belles recettes; on y maltraite les Juifs, qui réclament et disent : « Avez-vous donc deux poids et deux mesures, la mesure d'Israël et celle de Rome? Vous autorisez une pièce où on nous malmène, et vous interdisez *Ces Messieurs!* une pièce où, paraît-il, le clergé catholique reçoit sa volée de bois vert. — Qu'à cela ne tienne, répond le ministre, je lève l'interdit qui pèse sur *Ces Messieurs!* Je ne vois pas pourquoi la soutane jouirait d'un privilège d'immunité, que nous n'avons pas accordé à la robe du rabbin ! » Et voilà *Ces Messieurs!* autorisés. Où iront-ils? Vont-ils retourner chez Antoine? Jadis, ils durent y être représentés. Mais Antoine n'est révolutionnaire qu'en façade, il est, au fond, plus bourgeois qu'il n'en a l'air. Je gagerais qu'il deviendra conservateur... quand il aura quelque chose à conserver. En tout cas, le scandale ne l'attire guère, il y a en lui de la paternité pour ses banquettes, il n'a pas témoigné d'empressement. Alors, où iront *Ces Messieurs?* On dit au Gymnase; je le crois, le directeur est éclectique. Israélite lui-même, il a joué *le Retour de Jérusalem*. Il jouera *Ces Messieurs*, ce sera une manière comme une autre, de remplir les deux plateaux de la balance.

Oui, mais voilà qu'une voix perçante a crié du Midi : « Puisque vous laissez jouer *le Retour de Jérusalem*, et aussi *Ces Messieurs!* de quel droit faites-vous une exception en ma faveur, pourquoi détenez-vous *Décadence!* et ne lui ouvrez-vous pas les portes de sa prison? » Cette voix était celle d'Albert Guinon, qui, avec raison, réclamait pour sa pièce le même traitement que celui appliqué aux autres pièces rendues à la liberté. *Décadence!* est une pièce violente, curieuse, pleine de talent, où l'auteur, à fouet déchaîné, fustige dans le tas, Israélites et Catholiques, il y en a pour toutes les échines. Pourquoi, après tout, ne l'aurait-on pas autorisée? Le ministre a lu la pièce : « C'est raide! a-t-il dit, comme Barentin, dans *les Idées de Madame Aubray*, mais tant pis, soyons logique, une fois n'est pas coutume » ; et il a autorisé *Décadence!* qui va prendre la scène, au Vaudeville, dans le courant de février. La distribution est excellente : les trois types juifs, le fils, la mère et le père, burinés à fond et gravés au vitriol, sont distribués à Tarride, Madame Daynes-Grassot et Colombey ; ceux des aristocrates catholiques, en opposition, à Gaston Dubosc et Numa. Il y a, dans cette pièce, un rôle de femme, de jeune fille du monde, d'une terrible acuité. Il avait été, à l'origine, destiné à Réjane, il a été confié à Mademoiselle Berthe Cerny, une comédienne de talent, que trop longtemps on a laissée dans l'oubli. Je crois le choix très heureux, c'est le meilleur qu'on pouvait faire.

Maintenant, quel sera le sort de ces pièces, un peu à scandale, longtemps retenues, aujourd'hui lâchées, en liberté? Nous le verrons à la rampe. Je crois que ce sera plus calme qu'on ne suppose, et si les directeurs comptent sur des effets de salle, pour nourrir le succès de curiosité, il faudra qu'ils l'entretiennent, comme fit jadis Harmand, directeur du Vaudeville, au temps de *Rabagas*. Harmand avait des équipes de claqueurs et de contre-claqueurs. Il y avait, pendant la représentation, échange d'injures et d'invectives entre spectateurs, qui, dans l'entr'acte, trinquaient ensemble, sur le comptoir du marchand de vins. C'était le temps heureux où on accordait une haute paie de six francs à celui qui jouait le rôle du « Monsieur distingué, en habit noir », qu'on giflait dans la salle. Je crois que ces temps héroïques ne sont plus. C'est aujourd'hui surtout le règne de l'indifférence!

Vous avez vu combien calmes furent les représentations de *Germinie Lacerteux*, si troublées jadis. Je me demande ce qu'il faudrait aujourd'hui pour émouvoir la foule. Je crois que le temps des cabales est passé, mais aussi, peut-être le temps des grands enthousiasmes. On ne voit plus bien « la bataille d'*Hernani* ». Est-ce un bien, est-ce uu mal? On sent qu'en réalité le public se désintéresse des querelles d'école et de parti. Il dit simplement : « J'ai payé, amusez-moi! » Du reste, il se moque, il est éclectique. Il s'amuse, ou s'ennuie, et le nombre de représentations est en raison directe du plaisir qu'il prend à la pièce qu'on joue.

FÉLIX DUQUESNEL.



oto P. Boyer. COMÉDIE-FRANÇAISE. — *LE DÉDALE*. — *Décor du Ve acte* *Décor de M. Jusseaume.*

Photo P. Boyer.

M. Pierre Veber — M. Henry Bernstein — M. Georges Peutat — M. Antoine — M. Paul Numa — Mlle Andrée Méry — Mlle Jeanne Thomassin — M. Porel, Directeur du Vaudeville — Mme Marie Magnier — Mme Simone Le Bargy — M. Le Bargy

APRÈS UNE RÉPÉTITION DE *FRÈRE JACQUES*

THÉATRE DU VAUDEVILLE

FRÈRE JACQUES

COMÉDIE EN QUATRE ACTES, DE MM. HENRY BERNSTEIN ET PIERRE VEBER



Donc, Madame Réjane quittait le Vaudeville. A la suite d'incidents, qui n'ont pas leur place dans cet article, elle se séparait d'un théâtre dont elle avait fait la gloire pendant plus de dix ans. Plus que cela : elle emportait avec elle l'une des pièces qu'elle devait jouer au cours de cet hiver sur la scène de la Chaussée-d'Antin, celle que le programme publié donnait comme le morceau de résistance de la saison. Il y avait là de quoi troubler profondément un directeur et un théâtre.

Il fallait aviser. M. Porel, laissant de côté les tracas domestiques, s'inquiéta tout d'abord du spectacle qui succéderait aux représentations de Madame Réjane. Il ne le trouva point dans les manuscrits amoncelés dans ses cartons. Il voulait une œuvre nouvelle, « fraiche ». Hervieu, Donnay, Capus, étaient occupés à d'autres soins. D'autres ne se souciaient point de venir, sans Réjane, au théâtre qu'on appelait le théâtre de Réjane : il ne leur plaisait point « d'essuyer les plâtres », comme on dit.

C'est alors que M. Porel songea au jeune auteur du *Détour*. Il lui dit : « Avez-vous une pièce à me donner? — J'en ai bien une, mais elle n'est pas faite. — Il me la faut dans un mois. — Un mois? cela n'est pas possible. — Prenez un collaborateur. — Qui ? — Pierre Veber. — Cela va. »

Ainsi naquit la collaboration de M. Henry Bernstein et de M. Pierre Veber; le premier, qui, parmi les jeunes auteurs dramatiques, s'affirme comme l'un des mieux doués; le second, qui, dans le livre et au théâtre, a marqué sa place au premier rang par des œuvres d'une fantaisie prime-sautière et incisive.

Au jour dit, MM. Bernstein et Veber apportaient au Vaudeville la pièce promise. Ils « essuyaient les plâtres ». Et l'événement donnait raison à leur courageux talent : *Audaces fortuna juvat.*

Jacques Jouvenin a aujourd'hui trente-six ans. Il a mangé à Paris, dans la vie oisive des cercles et des sports, à peu près tout ce que lui avaient laissé des parents proches ou éloignés. Il songe à partir pour l'Amérique du Sud, afin d'y chercher une nouvelle fortune. Il rumine ces projets, tout en passant l'été au château de sa marraine, Madame Morange, une excellente femme, un peu fantasque : mais si la tête est à l'évent, le cœur est d'or. Madame Morange n'est pas seulement pourvue d'un filleul de



LE MARQUIS DE CHANTALARD (M. Lérand) — GENEVIÈVE (Mlle J. Thomassin) — JACQUES JOUVENIN (M. Tarride)

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *FRÈRE JACQUES*, PAR DE LOSQUES

trente-six ans; elle se réjouit de posséder une nièce de dix-sept ans, de son prénom Geneviève, qui est charmante, et, ce qui ne gâte rien, apporte en dot plusieurs millions.

La tante pense à marier la nièce. C'est dans l'ordre. L'excellente Madame Morange a fait choix du jeune Jehan de Chantalard, grand dadais, qui n'apporte guère dans la corbeille que son titre de comte. Jehan, qui a une petite amie à Paris, — une théâtreuse de la Scala, — ne se sent pas une vocation très forte pour le mariage. S'il se marie, c'est pour obéir à son père, le marquis de Chantalard, viveur débauché, qui, suivant l'exemple donné par tous ses ancêtres, s'est ruiné au jeu : chez les Chantalard, les fils, par de beaux mariages, sauvent leurs pères de la misère et redorent leur blason. Pour ce qui est de Geneviève, elle n'a pas un penchant irrésistible pour son fiancé.

Elle ne voudrait pas, en tout cas, prendre une décision aussi grave sans avoir consulté son ami, son excellent ami Jacques,

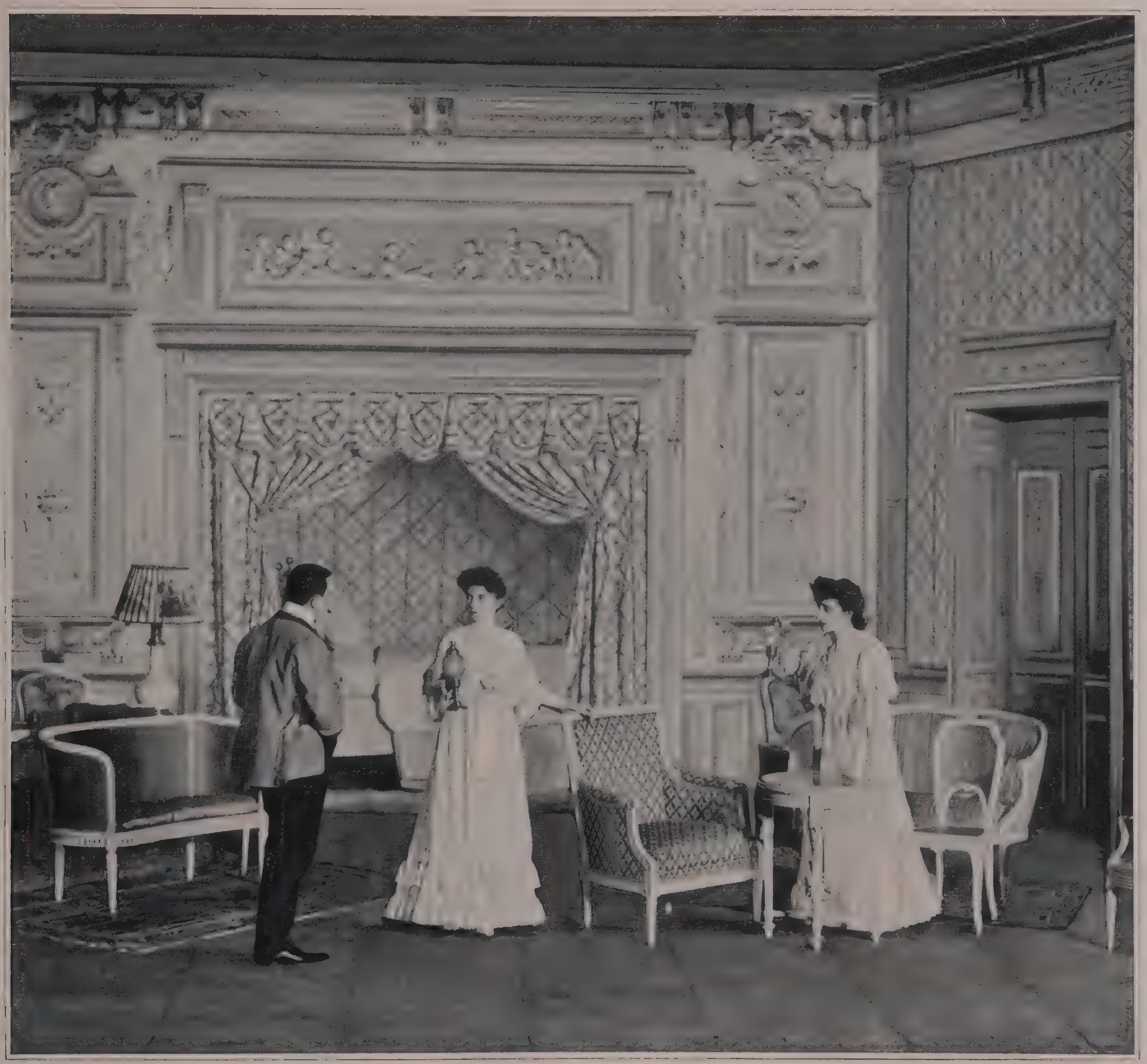


Photo P. Boyer. — JACQUES JOUVENIN (M. Tarride) — GENEVIÈVE (Mlle Jeanne Thomassin) — FLOSSIE ADAMS (Mlle Andrée Méry) — Décor de M. Amable

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *FRÈRE JACQUES*. — ACTE Ier

celui qu'elle appelle aussi « frère Jacques ». Jacques connait Geneviève depuis sa naissance; il l'a fait sauter sur ses genoux; il a joué avec elle; il a vu la fillette espiègle se transformer en une jeune fille ravissante. Déjà, dans des occasions analogues, Geneviève a consulté son ami, qui, toujours avec une égale complaisance, lui a signalé les défauts et les ridicules de tous ses prétendants : les grands pieds de celui-ci, le vilain nez de celui-là.

Que va faire « frère Jacques », dont nous devinons la secrète inclination ? Quel avis donnera-t-il à Geneviève? Nous sentons qu'intérieurement il hésite. Mais il faut qu'il parte, qu'il s'expatrie, qu'il aille au loin recommencer sa vie. Alors il conseille à Geneviève d'accepter le mariage qui lui est proposé : Geneviève sera comtesse de Chantalard.

Exposée clairement, dans un acte spirituel, la situation va se développer. Le mariage a lieu au château même de Madame Morange. Après la messe, le lunch : nous voyons ici l'arche-

vêque de Tiflis, qui apporte la bénédiction papale, le préfet, le vieux soldat, l'agent envoyé par la Sûreté pour veiller sur les cadeaux. Nous voyons aussi les amies de Geneviève, et parmi elles, — prenez-y garde, — une jolie miss américaine. Celle-ci, en réalité fille du milliardaire Adams, le roi du chocolat, est venue en Europe chercher une couronne de comtesse ou de marquise. Comme elle veut faire son choix elle-même, pour mieux juger les hommes, elle se donne comme une institutrice pauvre :



Photo Boyer. Mme MORANGE (Mme Marie Magnier) — LE MARQUIS DE CHANTALARD (M. Lérand) — Me BELLENCONTRE (M. Baron fils) — JACQUES JOUVENIN (M. Tarride) — Décor de M. Amable.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *FRÈRE JACQUES.* — ACTE II

on ne se gênera point, on ne se dissimulera pas devant une jeune fille sans le sou. Le marquis de Chantalard, l'ayant remarquée, lui offre une « position » à Paris : la pseudo-institutrice s'amuse de la « déshonnête » proposition, et, si elle la refuse, elle ne s'en fâche point. Et frère Jacques ? où est-il ? Après la cérémonie, on ne l'a plus revu. En réalité, il veut filer, à l'anglaise, vers la Bolivie. Geneviève l'arrête au passage. Ici, « scène des adieux » ; scène délicate, délicieuse. Frère Jacques connaît enfin la nature du sentiment de Geneviève : raison de plus pour qu'il parte. Geneviève est, elle aussi, chagrine, troublée, mais comme elle ne sait pas précisément pourquoi, elle laisse partir frère Jacques.

Quelques heures après, Geneviève, qui a remercié ses amies et embrassé sa tante, reste seule dans son appartement et y attend son mari. Lorsque le grand dadais arrive, comme depuis le départ de Jacques elle voit clair dans ses propres pensées, Geneviève imagine de confesser le comte de Chantalard. La scène est plaisante. Jehan avoue très facilement à Geneviève qu'il ne l'aime pas, qu'il ne l'épouse que pour obéir à son père et qu'il est désolé d'être éloigné de sa petite théâtreuse. Et, à entendre



Photo P. Boyer. GENEVIÈVE (Mlle Jeanne Thomassin) JEHAN DE CHANTALARD (M. Paul Numa) Décor de M. Amable.

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *FRÈRE JACQUES.* — ACTE III

Jehan, Geneviève comprend encore mieux ce qui se passe dans son propre cœur. Elle aussi, elle aime... ailleurs. Les deux époux conviennent de se séparer immédiatement. Jehan de Chantalard court à la gare, pour prendre le train qui le ramènera auprès de sa petite amie de la Scala. Quand il est parti, Geneviève pousse des cris qui font accourir tout le monde. Geneviève raconte comment et pourquoi son mari l'a abandonnée : elle déclare qu'elle divorcera.

Le dernier acte — vous l'avez deviné — ramène « frère Jacques », qui épousera Geneviève. Le marquis de Chantalard — le père — n'y perdra rien : il épousera miss Adams, la fille du roi du chocolat.

J'ai signalé, au passage, les scènes essentielles et les mieux venues de cette comédie, qui, dans l'ensemble, plaît par sa grâce spirituelle et son charme aimable.

L'excellente troupe du Vaudeville l'a interprétée au mieux. Frère Jacques, c'est M. Tarride, qui, parfait d'émotion contenue, s'affirme de plus en plus comme un de nos meilleurs comédiens; Mademoiselle Thomassin, dans le rôle de Geneviève, est délicieuse de sensibilité et de finesse.

Madame Marie Magnier dépense sa verve coutumière dans le personnage de Madame Morange. Cette excellente comédienne anime la scène dès qu'elle paraît. On sent qu'elle est heureuse de jouer la comédie, au rebours de ces artistes qui apportent sur le théâtre un air las et ennuyé. On l'a vivement applaudie.



Photo P. Boyer.

JEHAN DE CHANTALARD (M. Paul Numa) — LE MARQUIS DE CHANTALARD (M. Lérand) — GENEVIÈVE (Mlle Jeanne Thomassin) — Mme MORANGE (Mme M. Magnier) — *Décor de M. Amable.*

THÉATRE DU VAUDEVILLE. — *FRÈRE JACQUES.* — ACTE IV

M. Lérand dessine avec beaucoup d'humour la silhouette du marquis de Chantalard ; M. Numa n'est pas moins amusant dans le rôle du fils Chantalard. Il faut louer encore M. Baron fils, plaisant dans le personnage du notaire ; Mademoiselle Méry, une jolie et spirituelle miss Adams, et Madame Cécile Caron, tout à fait drôle dans son rôle de vieille fille. Rarement pièce fut aussi bien jouée et aussi bien présentée.

ADOLPHE ADERER.

Photo communiquée par M. Rueff. LA CRÈME FOUETTÉE (Mlle Evrard) LE TROU NORMAND (Mlle Lacombe) LE LORD-MAIRE (M. André Simon) LE TOAST (Mlle J. Saulier) LE PETIT SUISSE (Mlle Tymard) UN MAITRE D'HOTEL (Mlle d'Hyantlis) UNE MARQUISE (Mlle Castillo) *Décor de M. Lemeunier.*

3e Tableau. — *Le Guildhall*



Photo Cautin & Berger.

UN GRENADIER (Mlle Debrives)

Théâtre des Variétés

PARIS AUX VARIÉTÉS

Revue en trois actes et neuf tableaux, de M. PAUL GAVAULT

Assurément, quand M. Camille Doucet écrivait pour le théâtre de l'Odéon, *le Dernier Banquet de 1847*, revue en cinq actes et en vers, — il ne se doutait point de ce que deviendrait le genre où s'égaraient sa plume académique, sa verve solennelle et son entrain mesuré. Cet homme, d'une majesté douce et doucette, ne prévoyait point le café-concert, les défilés à grand spectacle, les grottes merveilleuses et le hideux cake-walk, ce grand effort vers la laideur pure.

Aujourd'hui la revue de fin d'année est morte, car la revue se joue, sans fin, toute l'année. Elle ressemble à l'empire de Charles-Quint : le gaz ne s'allume jamais autour des colonnes Morris sans éclairer au moins une demi-douzaine d'affiches aux titres enjôleurs, où flambent des rengaines empruntées au vocabulaire badaud.

Submergée sous la mise en scène, saupoudrée de numéros de cirque, entrelardée d'exhibitions américaines, de chiens savants, de boucleurs de boucles, d'automates et de danses nègres, écrite pour un public qui tient par-dessus toutes choses à économiser sa substance grise, la revue a perdu peu à peu le caractère satirique qui la faisait si séduisante. Tout est rompu entre Aristophane et le music-hall. Les vieux radoteurs qui se souviennent délicieusement de *Phryné* ou d'*Ailleurs*, ces perles égrenées jadis par Maurice Donnay, sur la petite scène chatnoiresque, contemplent avec tristesse les hommes sandwichs qui circulent le long des boulevards, enserrés comme des scarabées entre deux cuirasses multicolores, où s'étalent des titres tels

que : « Ta mouche, bébé ! » ou « C'est ton ananas qu'il me faut ! »

Et voilà justement les idées un peu mélancoliques que vient soutenir au prologue de la Revue des Variétés, l'admirable Baron, juché par Paul Gavault au balcon du joli théâtre ou règne Fernand Samuel.

Béni soit Paul Gavault! Avec la crânerie de sa jeunesse, il a bravé le monstre, il a remonté le courant. Hardiment il nous donne pour la seconde fois, en plein boulevard, une vraie revue, une revue traditionnelle, classique et si moderne pourtant, qui ne veut devoir son triomphe qu'aux saines joies de la parodie, de la verve et de l'invention. Et on reconnait par là l'auteur abondant, plein de ressources et de spirituelle maitrise, qui nous donna, depuis cinq ans, tant de jolies œuvres et tant de grands succès.

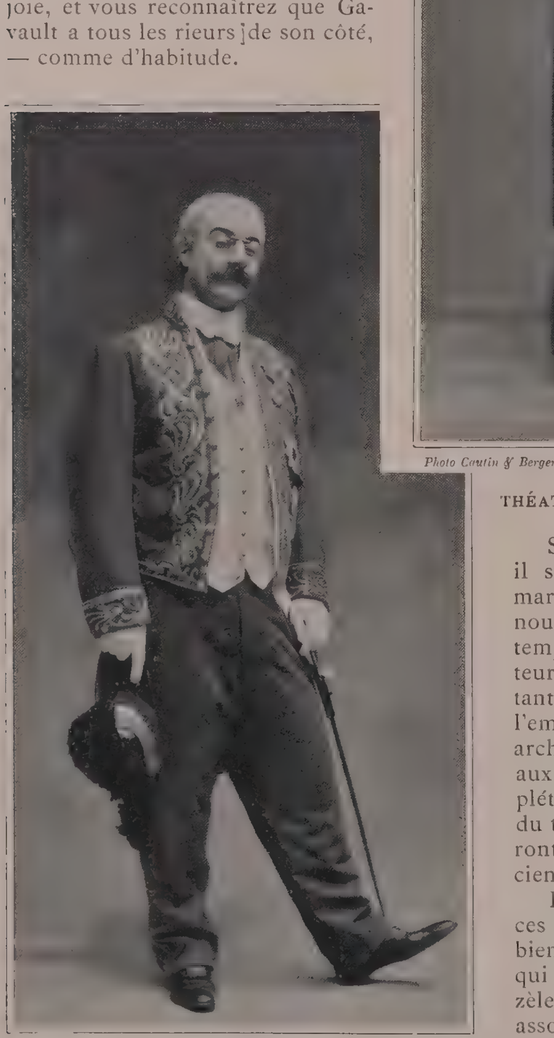
Victorieusement il a démontré que le trait d'esprit valait bien la « Flèche humaine », que le joli couplet damait le pion aux perroquets cyclistes. Et une fois de plus la fortune a souri à son enfant gâté. Entrez aux Variétés, écoutez cette salle bruissante de joie, de saine joie, et vous reconnaitrez que Gavault a tous les rieurs de son côté, — comme d'habitude.



Photo Cautin & Berger.

SAINT-GUILLAUME (M. Max-Dearly)

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *PARIS AUX VARIÉTÉS*



Photos Cautin & Berger

LE DIPLOMATE (M. Max-Dearly)

Sitôt le rideau levé sur le prologue, il signe son ouvrage, il y met sa marque propre : l'idée de revue. Il nous montre les deux Siamois de ce temps-ci, les deux fraternels directeurs qui gèrent avec un égal bonheur tant de scènes diverses, ces Isola, dont l'empire forme maintenant tout un archipel. Il nous les fait voir égarés aux Champs-Élysées, et venant compléter leur collection par l'acquisition du théâtre Guignol qu'ils ne manqueront pas de relever bien vite en magiciens qu'ils sont.

Donnons un conseil en passant à ces directeurs ubiquistes. Ils feront bien de se méfier : le premier ministre qui nous gouverne, et dont on sait le zèle, pourrait un jour inquiéter leur association, et je ne m'étonnerais point de voir paraître à *l'Officiel*, un décret qui dissoudra, après tant d'autres, les frères Isola, et fermera brutalement tous les établissements dépendant de la maison mère.

Mais revenons à nos moutons, comme disait Madame Deshoulières. Dès que nos acquéreurs ont quitté la scène, surgit le Compère, l'allègre Simon, qui n'est autre que *l'Enfant du Miracle*, enfin sevré par son heureux père, après trois cents soirées triomphales.

Il conduira la revue, et pour Commère, il aura cette jolie Phrygienne qui fait sur nos timbres le geste auguste de la Semeuse.

Elle est adorablement personnifiée par Mademoiselle Jeanne Saulier. Cette comédienne charmante a eu l'audace de rompre avec les traditions et de nous donner, après tant de commères impétueuses et sautillantes, une commère toute de grâce galante et délicate. Elle a l'élégance poudrée, le maniérisme joli d'une bergère de Trianon. C'est une spirituelle maitresse de maison qui reçoit ses hôtes, mais une maîtresse de maison qui serait fine chanteuse et diseuse alerte.

A peine a-t-elle semé qu'elle veut récolter, et la voici transformée en souriante petite marquise au seuil de la rue de la Paix.



L'AGITÉ (M. Max-Dearly)

LA COMMÈRE (Mlle Jeanne Saulier) — LE MUSICIEN (M. Prince) — LE CHEF DE MUSIQUE (M. Claudius) — LE COMPÈRE (M. André Simon)

Décor de M. Chaperon

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *PARIS AUX VARIÉTÉS.* — 6e TABLEAU. — *A la Bourse*

En se modernisant, elle est devenue coquette et un peu superstitieuse. Et tout de suite, voici venir à son appel les fétiches qui sont en même temps des joyaux : le Trèfle à quatre feuilles qui a porté bonheur à Mademoiselle Brésil, belle comme la beauté ; Mademoiselle Dorgère, un Sou percé qui fera son trou ; Mademoiselle Lacombe, un petit Pot où sont les bons onguents, Mademoiselle Eymard, une corde où l'on ne demande qu'à se pendre.

C'est ensuite la délicieuse scène du Percepteur aimable, une de celles que je préférerais si je ne préférais tout. Brasseur y a soupiré une parodie *l'Envoi de Fleurs* de Paul Delmet, avec une voix de ténor éraillée, qui est bien l'une des choses les plus hilarantes qui soient.

Quel merveilleux comédien, quelle admirable force comique, quelle sincérité simple et quelle abracadabrance impétueuse ! C'est entre tous l'acteur qui fait plaisir à voir. On s'épanouit dès qu'il paraît, on s'esclaffe sitôt qu'il ouvre la bouche. Il a l'entrain, il a la verve, il a une santé débordante et réconfortante. Je vous le dis en vérité, en ce temps d'amertume et de subtilité, Brasseur est un bienfaiteur de l'humanité.

Un astre succède à l'autre. Après Brasseur c'est Lavallière qui nous arrive de la fête de Bagatelle, pour faire en trois coups de griffe la caricature de l'ingénue moderne. Sa scène est une merveille de composition ingénieuse et légère. Il y a deux brins d'imitation de Polaire et de Balthy, qui sont deux chefs-d'œuvre du raccourci. Que dire de cette adorable petite fée qui a depuis si longtemps épuisé toutes les réserves d'adjectifs louangeurs et de subtils éloges ? C'est une comédienne de tout premier ordre, c'est la grâce et l'esprit de Paris personnifiés en une svelte figurine, c'est la Tanagra d'aujourd'hui, c'est la fantaisie même.

Avoir été l'Estelle des *Deux Écoles* et la Marie Avoine du *Vieux Marcheur*, Mitzy et Joséphine de *la Veine*, et être le lendemain le Trottin que vous avez vu, la petite Poule et le Napoléon que vous verrez, cela tient du miracle, et les miracles ne s'expliquent pas.

Nous ne sommes qu'au premier acte et voici encore, sans qu'on nous laisse reprendre haleine, Alice Bonheur qui rossignolise divinement les couplets de Jeanne Derval, et qui garde à travers ses transformations un talent exquis, un charme non pareil et une paradoxale beauté.



Photos Reutlinger & Rueff.

NAPOLÉON Ier (Mlle Lavallière)

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *PARIS AUX VARIÉTÉS*. — 7e TABLEAU

Voici Claudius, étonnant de naturel dans son général Cambronne, bien campé cette fois dans son emploi et préludant à la série assurée du succès que cet excellent comédien cueillera sur la scène



LE CHEF DE MUSIQUE (M. Claudius)

CAMBRONNE (M. Claudius)

des Variétés où il a maintenant sa place, sa très belle place. Voici Prince, amusant au possible en Pioupiou jocrisse, du comique à la fois le plus fin et le plus gros. Voici enfin Max-Dearly, le jouet de l'année, ce pantin stupéfiant qui étonne les gens les mieux résolus à ne s'étonner de rien. C'est par excellence l'acteur d'*humour*, quelque chose qui correspond au théâtre à ce qu'est Alphonse Allais dans la littérature. Il est prodigieusement imprévu, sans transitions et sans exemple. On retrouve en lui la fantaisie baroque, frénétique, saccadée des minstrels, mais filtrée à travers un talent original et ingénieux : son Delcassé est extraordinaire. L'arrangement du costume dénature physiquement l'acteur au point qu'on ne reconnaît qu'à la trépidation de ses jambes si personnelles, le fantoche endiablé qui le caricatura.

L'une des grandes difficultés du genre Revue gît dans le choix des finales. Il les faut somptueux et harmonieux, propres aux beaux déploiements de costumes et idoines à la mise en scène. Depuis qu'il y a des revuistes, et qui pensent, le genre a été presque épuisé; aussi ne reste-t-il plus guère à glaner dans le champ limité des apothéoses. On a, ces dernières années, fait défiler les porcelaines et les vues de France, les dentelles, les éventails, les planètes, les restaurants, les puissances de l'Europe, les jarretelles et les vertus. Tout cela personnifié, d'ailleurs, par les mêmes petites femmes de revue, — ou à peu près, — car ces jeunes personnes reviennent comme les hirondelles. Leur réapparition est annuelle et coïncide presque exactement avec la série des mois en R.

Dans le choix de son premier finale, comme dans le reste, Paul Gavault a été infiniment spirituel. Il nous exhibe le menu du Guildhall, banquet historique à la suite duquel tant d'ivrognes se battirent par les rues pour célébrer l'entente cordiale.

En un décor exquis, ouvert sur une Tamise argentée de lune, une vue de Londres « comme ils n'en ont pas en Angleterre », les plats défilent, et toute l'eau de la Tamise en vient à la bouche des spectateurs : Mesdames Brésil et Desprez surgissent en Œufs brouillés, Mademoiselle Lacombe, — qui fut le petit Pot, — revient en petit Trou normand. Mademoiselle Bonheur chante adorablement les couplets mousseux de la marquise au champagne. Le Casse-noisettes est à croquer sous les traits de Mademoiselle Dorlac, Chateaubriand (sans Béarnaises) conduit la théorie des Pommes soufflées, Henri IV clame : « Viens poupoule au pot », pendant que frétille une petite Tomate à peine rose,





Photos Cautin & Berger.

HENRI IV (M. Claudius)

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *PARIS AUX VARIÉTÉS*

mais relevée à miracle par le plus épicé des sourires, le sourire de Lavallière. Tout cela est pimenté, troussé et servi chaud.

Puis ce sont les toasts, l'apparition éblouissante de Mademoiselle Saulier, toute velours, beauté, grâce et argent, l'entrée majestueuse de Simon, cerclé de bandes de fourrures et empanaché d'autruche.

Tout le menu chante, danse, se trémousse, pendant que les nappes d'électricité fusent de toutes parts, nacrant les belles épaules, caressant les hanches épanouies.

Et l'on comprend de reste que l'attrait de la belle manifestation franco-anglaise des Variétés attire à Paris nombre de Londoniens qui accourent vers nos côtes,

Laissant leurs enfants au Lord-Maire
Laissant l'Lord-Maire à la maison.

Ainsi finit le premier acte qui serait le plus réussi des actes de revue s'il n'y avait le second.

Je m'arrête, découragé à l'idée d'en énumérer tous les attraits, et je ne veux que vous en signaler quelques-uns des clous, —



Photo communiquée par M. Rueff. — UNE EMPLOYÉE (Mlle Gayez) — UNE CARTE POSTALE (Mlle Debrives) — UNE EMPLOYÉE (Mlle Eymard) — UNE CARTE POSTALE (Mlle Villiers) — UNE EMPLOYÉE (Mlle Evrard) — L'AGITÉ (M. Max-Dearly) — UNE CARTE POSTALE (Mlle Ranot) — UNE EMPLOYÉE (Mlle Véra) — UNE CARTE POSTALE (Mlle Liénard) — UNE CARTE POSTALE (Mlle Bordoni) — *Décor de M. Chaperon.*

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *PARIS AUX VARIÉTÉS.* — 5e TABLEAU. — *Bureau de Poste dernier cri*

si l'on peut dire qu'il y ait des clous dans une revue où il n'y a que des clous.

D'abord ç'a été la réapparition de Judic, la douce, l'adorable, l'irremplaçable Judic et ce fut une idée charmante que de nous la montrer encore en ce théâtre qu'elle aima tant, et qui le lui rendit si bien.

J'imagine que Judic est la diseuse type. Jamais couplets ne furent perlés comme elle sut le faire. La mélodie de sa voix se fond avec celle de son sourire. Sa grâce maintenant poudrée d'argent est restée fine, précieuse, attendrie. A l'écouter, on se grise d'un parfum d'autrefois, subtil, léger, qui s'envole... On l'a applaudie à faire crouler la salle, et moins encore avec enthousiasme qu'avec tendresse.

Il faut, pour qu'on se résigne chaque soir à lui voir quitter la scène, l'entrée déjà célèbre de *la Poule et du Coq*, petite scène qui décourage tout compte rendu. C'est de la fantaisie, des ailes et de l'esprit. Cette Lavallière et ce Max-Dearly ont un million dans les jambes...

Comment oublier encore Lise Berty, étoile tardive, qui ne se lève qu'au milieu du deuxième acte? Elle imite Otero à tromper Paul Franck. Elle rastaquouérise avec une verve, une finesse caricaturale extraordinaire. Cela ressemble à une pochade de Cappiello. Voilà une comédienne tout à fait originale dont le souple talent fera merveille pour peu qu'on lui en donne l'occasion.

Et puis, c'est encore Brasseur, en Disciple de M. Piot, ce



PIERRE LE GRAND (Mlle Desprez) — L'AIGLE BLANC (Mlle J. Saulier)

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *PARIS AUX VARIÉTÉS.* — 7e Tableau. — *Défilé des Décorations*

sénateur ardent qui trouve que vraiment les Françaises laissent venir à elles trop peu de petits enfants. Enflammé d'ardeur, le Disciple s'est levé, et il a levé... Pour rendre son prosélytisme enthousiaste, Brasseur a trouvé une perruque ardente, une voix claironnante, une mimique éperdue et une chemise rose auxquelles on ne résiste pas.

Enfin, après tant d'autres scènes d'une drôlerie rebondissante et tumultueuse, c'est le défilé des Décorations, la plus belle chose peut-être que Samuel ait jamais réalisée, — et Dieu sait pourtant !... La splendeur du décor d'Amable et du cortège des grands dignitaires, des ordres et des princes qui les fondèrent est, à proprement parler, indescriptible. Tous les ors et toutes les pourpres, les chairs et les soies, les panaches et les armures y étincellent. Il faut de temps en temps fermer les yeux comme lorsqu'on regarde le soleil, ou du radium.

Et c'est une vraie idée d'artiste que d'avoir, après tout cet éblouissement, campé au pied de l'arc triomphal, parmi les bannières inclinées et frissonnantes, en pleine apothéose, un petit Bonaparte tout mince, redingote grise et lampion de feutre, droit dans la lumière et dans la gloire. Et c'est aussi une jolie fantaisie crâne que d'avoir fait représenter ce petit grand homme par cette petite grande artiste : Lavallière.

Photo Cautin & Berger.
LE MUSICIEN (M. Prince)
THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *PARIS AUX VARIÉTÉS*



Photos Cautin & Berger.
L'EMPEREUR DU SAHARA (M. Prince)

Autour de lui resplendissent Mademoiselle Saulier, Aigle blanc aux ailes de neige; Mademoiselle Bonheur, toute sertie de perles; Mademoiselle Berty, qui semble un Véronèse; l'éclat blond de Mademoiselle Brésil et la grâce épanouie de Mademoiselle Desprès, et la finesse fuselée de Mademoiselle Dorlac, et la joliesse gamine de Mademoiselle Ginette. Et j'allais oublier Mademoiselle Evrard, exquis petit Saxe à malices; Mademoiselle d'Hyanthis, altièrement sculpturale ; la noble Mademoiselle d'Hautecourt, majestueusement belle, et la pimpante Mademoiselle Dji et tant d'autres. J'en passe et des meilleures, mais que voulez-vous? on s'y perd, ou plutôt on voudrait bien s'y perdre...

Le troisième acte des Revues est par définition l'acte des théâtres. Il se résume d'ordinaire en un bref défilé des pièces de l'année, chacune quintessenciée en un couplet de facture : Pièces et morceaux... Mais l'astucieux Paul Gavault s'est encore arrangé pour que son acte fut la plus piquante satire des mœurs théâtrales du temps :

D'abord c'est la blague joyeuse de la fondation Coquelin. En face du coteau où s'érige la maison de retraite des comédiens, surgit à vos yeux la maison de retraite des directeurs. On y arrive, sans doute, au moyen d'une série de pannes (d'automobile). Les tyrans, las de tyranniser, y goûtent, sous des marronniers dorés par l'automne et par Ronsin, un repos mal gagné. Ils écopent tous de leur petit coup de patte: Ginisty le lointain et Franck si largement économe, M. Claretie, le conciliateur et surtout l'associé à la direction des Bouffes, car, au rebours des autres théâtres qui ont une troupe d'acteurs, les Bouffes, scène originale entre toutes, ont une troupe de directeurs.

Puis vient la trouvaille des trouvailles, cette répétition de café-concert qui fait courir Paris. Elle en vaut fichtre la peine, et le programme seul en est tout un



FRAGSON (M. Prince)



Photo Reutlinger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

PARIS AUX VARIÉTÉS

La Couronne de Fer. — Mlle Brésil

poème. La merveilleuse troupe des Variétés que le glorieux Baron conduit avec une allégresse triomphale, donne avec un brio, une joie, une adresse parodique sans égale. Ici, il n'y a plus à analyser, il faut se contenter d'applaudir avec rage, ce qui veut dire avec ravissement, et il faut couvrir de nos dernières fleurs le brave Compère et l'adorable Commère qui nous menèrent à pareille fête.

Il faut encore élever sur le pavois le directeur, qui fut l'âme d'un si éblouissant spectacle. Gloire à Samuel, roi de la mise en scène, qui fit à Paris ces fastueuses étrennes! Éclatante et verveuse, la Revue des Variétés, qui sera la plus revue des Revues, joint le faste d'un conte persan aux futilités pétillantes d'une chronique parisienne. C'est vraiment un joli cadeau à faire à des parents...

Vous viendrez peut-être l'applaudir après en avoir vu dix autres, mais lorsque la toile tombera sur le dernier couplet de Gavault, vous vous direz, encore tout haletant de rire et les mains rompues : « Décidément en revue comme en autre chose, il y a la manière... »

C.-A. DE CAILLAVET.



Photos Cautin & Berger. JANE DERVAL (Mlle Alice Bonheur) Mlle PICHENETTE (Mlle Alice Bonheur) MISS MAUD (Mlle Alice Bonheur)

THÉATRE DES VARIÉTÉS. — *PARIS AUX VARIÉTÉS*

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.



Photo Cautin & Berger.

THÉATRE DES VARIÉTÉS

PARIS AUX VARIÉTÉS

Otéro — Mlle Lise Berty